

## CRONACHE DI VALANGHE CATASTROFICHE

1645 / 1999

Censiti nel volume: Atlante climatico della Valle d'Aosta - Mercalli Luca et al. - 2003 - Ed. SMS, Torino

☒

1645 Uno tra gli episodi più remoti di cui ci sia giunta notizia è la valanga del 1645 in Val di Rhêmes, il cui bilancio fu di 14 vittime; la vicenda fu descritta dall'abate Cesar Bovard che ricavò la notizia dalle memorie parrocchiali: Una valanga caduta nella regione Sonjonne (cioè il villaggio attuale di Nôtre Dame) in regione Chabod, seppellì ed uccise 14 valligiani di Breuil che scendevano a St. George per la messa (Capello, 1976).

☒

1706 Alle abbondanti neviccate del gennaio del 1706 seguirono rovinose valanghe sulle Alpi piemontesi e valdostane che provocarono un numero elevatissimo di vittime. In passato il villaggio di Leckò Albezò (Gressoney-St-Jean), ora situato a 1806 m d'altitudine, era situato poco più a Nord, a ridosso di un grande bosco. Il 6 gennaio 1706 un'enorme valanga, seguendo un percorso insolito, investì il bosco e rase al suolo l'intero villaggio mietendo 20 vittime. Solamente un'anziana signorina sopravvisse sotto la trave del tetto (Curta, 1994).

☒

1710-11 A pochi anni dalla tragedia del 1706 la popolazione di Gressoney fu costretta ad affrontare un nuovo triste inverno che, tra i mesi di febbraio e maggio, provocò 17 vittime: Il 24 febbraio si abbattè su Bätt una grande slavina, che travolse 6 persone e diverse abitazioni (Curta, 1994). Une autre avalanche s'abattit le 26 février 1711 sur le hameau de Boden, renversa deux maison avec cinq morts (Brocherel, 1950). Il 17 maggio una gran massa di neve a Trollecké (Tschaval, Trinité) travolse una casa per la china della montagna; vi perirono 6 persone (Curta-Lorenz, 1959).

☒

1774 «Il 30 gennaio una valanga immensa, discesa dalle falde della Becca Chateluin, cadde su Chamin rovinando le case, e sotto quel candido manto trovarono la morte due fanciulle ed il padre loro» (Canzio, 1899).

☒

1805 L'année 1805 a été appelée l'année de la grosse neige à cause de l'énorme quantité de neige, qui était tombée sur la Vallée d'Aoste les jours 20 et 21 janvier, formant une couche de 2 m et 20 en général. Il n'y a pas de doute qu'une pareille quantité de neige ait donné lieu à d'innombrables avalanches et causé des désastres épouvantables. Mais, à cette époque, Aoste était sans périodique. C'est pourquoi, faute de renseignements écrits on ne peut que conjecturer les malheurs qui sont arrivés (Vescoz).

☒

1812 Valgrisenche: il giorno 17 febbraio del 1812, una enorme valanga scesa a folle velocità dal vallone di Plontaz, distrusse al completo la frazione Carrà. Nel disastro persero la vita due persone, la signora Pétriz Cécile del fu François di anni 48 e suo marito Gerbelle Pierre del fu Jean di anni 50, i quali furono poi ritrovati nel loro letto mille metri più a valle sul torrente di Pra Longet, nel piano tra Beauregard e Suplun, frazioni ormai sommerse dalle acque del lago artificiale. Da quel triste inverno la frazione Carrà non è stata più ricostruita, e ancora oggi si notano le rovine di cinque grosse case dirimpetto alla bella cappella costruita il 10 giugno del 1669, unica indenne di quel tragico disastro. (Lavoyer, 1977).

1818 Una enorme valanga precipitò dal Montemorto vicino al Gran San Bernardo l'8 del mese di marzo, ed occupò per un mese intero lo spazio di un miglio (Gazzetta Piemontese, 26.05.1818).

☒

1843 Il 20 febbraio in Valgrisenche, presso la frazione Planté, verso sera le case più a rischio furono abbandonate, e 19 persone si riunirono in quella di Armand, ritenuta la meno esposta. Dopo una veglia di preghiera e di timori il gallo cantò mezzanotte, e ciascuno si dispose a passare la notte nella stalla [...] All'una tutti dormivano. La valanga partì e spazzò tutta la montagna di Etosse; una grande fiumana di neve precipita impetuosa e va a colpire proprio la casa di Armand, che viene sventrata e sepolta di neve e detriti. All'alba giunsero i soccorsi dalle altre borgate; alcuni gemiti incitano a scavare tra la neve e i detriti, vengono recuperati due cadaveri orribilmente fratturati - uno dei figli di Armand e un suo domestico che dormivano in un'altra stanza - e dopo sei ore di lavoro si riuscivano finalmente a distinguere in dettaglio le parole delle persone ancora

imprigionate. Scavata una piccola galleria, 14 persone vengono immediatamente tratte in salvo, mentre altre 3 ancora gemono stretti sotto travi e detriti, ma verranno lentamente liberate. La fortunata circostanza fu dovuta alla buona costruzione della stalla, il cui soffitto era sostenuto da enormi travi, che, spezzatesi al centro, formarono due piani inclinati contro i muri laterali, lungo i quali dormiva la gente. (Augustin Vagneur, La Feuille d'Annonce d'Aoste, febbraio 1843). Una descrizione analoga è contenuta anche in Bétha (1877).

☒

1844-45 Fu un'inverno particolarmente nevoso: numerosi i danni e le vittime in molte vallate laterali della regione. Nella valle di Champorcher una valanga distrusse quasi completamente la frazione di Perruchon mietendo tre vittime. Il 15 gennaio due giovani sposi muoiono a Schméttò (Gressoney-St-Jean) nell'episodio descritto nell'introduzione a questo capitolo; altre quattro persone furono salvate. Altre due vittime il 17 gennaio a Plan Praz (Valgrisenche) travolte da una valanga.

☒

1845 Avalanches et catastrophes. - Ecco le ampie cronache riportate su La Feuille d'Annonces du 30 janvier 1845 e pubblicate anche dal Vescoz: «Dans le courant de décembre dernier, tandis que les plaines du Piémont étaient couvertes d'une grande quantité de neige, qui interceptait les communications par les routes les plus fréquentées, la hauteur de celle qui couvrait le bassin d'Aoste n'avait pas dépassé 0 m 40 cent. Et dans les parties supérieures des vallées latérales qui s'étendent vers le nord et vers l'ouest, il en était tombé une quantité moindre, de sorte que la circulation y était toujours restée plus libre que dans la région inférieure. Mais il n'en a pas été de même depuis les premiers jours de janvier courant. Depuis le 12 de ce mois jusqu'au 16, pendant qu'à Aoste nous recevions une pluie tantôt douce, tantôt battante, mais incessante, il neigeait continuellement à gros flocons dans les régions dont l'altitude est plus élevée. Dès le 15 au matin, le temps devenu plus doux a ramolli les neiges entassées sur les hauteurs et en a déterminé la chute, de toutes parts, sur le penchant des montagnes. Aussi, dès le lendemain et les jours suivants, nous avons reçu de divers points du pays des nouvelles effrayantes. Les autorités administratives et militaires se sont empressées de prendre des mesures nécessaires pour secourir les infortunés qui ont eu à souffrir de la chute des avalanches et pour tâcher d'atténuer les fâcheux effets de celles qui pourront survenir encore. Parmi les avalanches qu'on a signalées à la Feuille, la plus formidable a été celle qui s'est abattue sur le hameau de Vieyes, situé sur le territoire d'Aymavilles, dans la vallée de Cogne. La neige fraîche formait une couche de 3 mètres de hauteur. Pendant toute la journée du 15, les habitants de ce hameau ne cessaient

d'entendre, à chaque instant, le bruit des avalanches qui se précipitaient du sommet des monts environnants jusqu'au thalweg de la vallée. Ils étaient constamment sous la menace d'un grand danger, sans espoir d'y échapper; mais ils furent terrifiés, lorsque, vers les 7 h du soir, une énorme masse de neige, accumulée dans la région de Sylvenoïre, vers la Grivola, se détacha d'une couche supérieure retenue par les arbres de la forêt et roula avec un vacarme formidable sur un groupe de maisons appelé Condémine et situé près de Vièyes. Toutes ces maisons furent englobées et réduites en un monceau de ruines avec tout ce qu'elles renfermaient: familles, bétail, denrées et mobilier. Des trente-deux personnes qui se trouvaient dans ce groupe de maisons, sept perdirent la vie dans la catastrophe et cinq éprouvèrent des contusions plus ou moins graves en roulant au milieu des flots de la neige. Quant aux vingt autres, elles ne ressentirent pas sensiblement, paraît-il, de fortes lésions corporelles, mais elles n'en furent pas moins soumises à des souffrances indicibles et aux angoisses de la mort. Quelques-unes seulement de celles qui survécurent à la catastrophe avaient été entièrement enfouies dans la neige. Les autres furent retrouvées ayant la tête plus ou moins dégagée et le corps rencogné dans des interstices existant entre la neige et les matériaux d'édifices culbutés et renversés. Dans cette sorte de tombeau, le moindre mouvement leur était impossible. C'est pourtant dans cette position effrayante qu'elles durent rester pendant 15 heures, et quelques-unes plus longtemps encore, avec les angoisses d'une faim et d'une soif toujours croissantes, accompagnées d'un ardent désir de recevoir du secours qu'elles n'osaient plus même espérer. Et, aussi, quelles appréhensions sur le sort de leurs parents! Lorsque le jour succéda enfin à cette nuit si longue pour tous les captifs, ceux qui étaient entièrement ensevelis dans la neige ne purent pas même en apercevoir la lueur. La clarté ne pénétrait pas jusqu'à eux. Ils ne pouvaient compter les heures que par le progrès de la faim, de la soif et des angoisses qui les oppressaient. Cependant un jeune gaillard qui se trouvait profondément enfoui dans la neige, mais dont les bras et les jambes n'étaient pas comprimés par des pièces de bois ou des blocs de pierre, parvint, sans doute par des efforts inouïs, à pratiquer une issue qui lui permit enfin de

sortir de son cachot et de marcher sur la neige; c'était vers les 7 h du lendemain matin 16 janvier. Sa première idée fut d'aller réclamer du secours au hameau de Vièyes, situé à une portée de fusil seulement. Mais la quantité de neige était si grande que le gaillard ne put la traverser qu'avec beaucoup de peines, et que, à son arrivée, les habitants du village ignoraient encore le désastre qui venait de frapper leurs voisins. D'ailleurs, ils n'osaient pas même sortir de leurs logis, tant ils étaient épouvantés par le bruit des avalanches qui n'avait cessé de se faire entendre durant toute la nuit. Qui plus est, aux heures matinales, il leur aurait été impossible d'observer, à travers le brouillard, la disparition de Condémine sous des monticules de neige. Les ruines des édifices ne formaient pas même des protubérances sur les prairies où elles se trouvaient, tant la neige était haute. A peine avertis par le jeune homme, qui venait d'échapper à la mort, les habitants de Vièyes s'occupèrent du sauvetage des autres infortunés. Ils furent bientôt secondés dans leurs oeuvres de dévouement par une foule d'hommes robustes accourus des divers quartiers de la commune d'Aymavilles, sous la direction du Syndic M. Cuc. Les Carabiniers royaux de Villeneuve et les Cantonniers, envoyés par le Génie civil d'Aoste, ne tardèrent pas à arriver sur l'endroit du sinistre pour coopérer au sauvetage. Tous ces sauveteurs rivalisèrent d'activité, faisant des percées verticales et des galeries transversales dans les couches de la neige pour chercher les personnes disparues et les faire sortir de leurs tombeaux, vivantes ou mortes. Ils travaillèrent sans interruption, malgré la neige qui continuait à tomber à gros flocons, malgré le danger de nouvelles avalanches et malgré le risque d'être eux mêmes écrasés par les débris des toitures ruinées qu'ils allaient rencontrer. Ce travail si dangereux, mais si humanitaire, ne dura pas moins de trois jours! Les sept personnes qui avaient péri furent trouvées, les unes écrasées sous les décombres des maisons, les autres étouffées par la neige. L'une d'elles, fille âgée de 30 ans, se trouvant dans une étable auprès de son frère, n'eut le temps, au moment où la catastrophe survint avec précipitation, que de se jeter entre ses bras en lui disant: «Nous sommes perdus!» A l'instant la maison s'écroula et une poutre lui écrasa la tête. Quant au frère, qui se trouva protégé par une pièce de bois appuyée contre le mur, il ne fut pas meurtri. Mais, les décombres dont il était entouré ne lui

permettant pas de changer de position, il dut rester là pendant quinze heures, à côté de la dépouille mortelle de son infortunée soeur, regrettant peut être de n'avoir pas subi le même sort. Il fut enfin extrait vivant de cet horrible cachot. Ceux qui ont survécu à ce malheur ont été unanimes à déclarer que, à l'exception de cette file, toutes les autres victimes n'avaient fait entendre aucun cri, tant le bouleversement avait été subit; leur mort a dû être instantanée. Un détail des plus surprenants, relatif à la catastrophe de Condémine, est celui qui se rapporte à un garçonnet âgé de huit ans. Il était couché et dormait tranquillement sur son lit, lorsque survint à l'improviste la désastreuse avalanche, qui l'emporta avec tout le reste. Le lendemain, on le trouva presque entièrement enfoui dans la neige sur le bord d'un précipice, qui surplombe le torrent de Cogne, à la distance d'environ deux cents pas de l'endroit où était sa maison. Il n'avait pour tout vêtement que sa chemisette mal ajustée sur son corps. La fracture d'une cuisse et celle d'un pied aggravaient encore son état de souffrance. C'est dans cette affreuse position qu'il passa quinze heures. On lui prodigua aussitôt tous les soins possibles et peu à peu on parvint à lui rendre le mouvement et l'usage de ses membres engourdis par le froid. Le pauvre enfant se remit doucement de ses transes, de sorte que, cinq jours après, il paraissait ne plus éprouver d'autres douleurs que celles produites par les fractures qu'il avait subies: «car, le 20 janvier courant, dit le narrateur, il a été vu dans une étable de Vieyes, souriant aux personnes qui l'interrogeaient, et rongant tranquillement une pomme qu'on lui avait donnée pour l'égayer». Trente-quatre chèvres et brebis ainsi que huit vaches ont péri. Les infortunés habitants de ce hameau ont perdu, dans cette catastrophe, leurs maisons avec ce qu'elles renfermaient: bétail, denrées et mobilier; et le peu qu'on pourra en retrouver sera tellement avarié, qu'il ne leur sera d'aucune utilité. M. le Syndic et les habitants d'Aymavilles ont pourvu à leurs premiers besoins. M. le Comte De la Rocca-Challant, propriétaire du château, s'est aussi noblement empressé de leur faire parvenir des provisions de vivre ainsi qu'aux hommes accourus pour leur porter secours».

De tristes nouvelles sont ensuite arrivées des communes ci-après désignées:

Introd. - Dans la nuit du 15 au 16 janvier 1845, une énorme avalanche se précipita sur la Grande-Chevrère et entraîna dans le torrent, qui descend de Valsavarenche, les domiciles d'un particulier avec les meubles et les denrées qu'ils renfermaient. On n'a cependant à déplorer aucune victime, attendu que la maison n'était pas habitée en cette circonstance; mais la campagne traversée par l'avalanche a subi de notables dégâts.

Champorcher. - A 10 heures du matin du 15 janvier, une avalanche partie du Mont-Roux fondit sur le hameau de Perruchon et emporta douze maison avec le bétail, les denrées et le mobilier, qui s'y trouvaient. Trois personnes perdirent la vie dans cette catastrophe: deux femmes et un jeune homme de 20 ans. A la vue du danger, la plupart des habitants avaient réussi à s'évader. Mais tout en ayant la vie sauve, ils furent réduits à un état voisin de la misère.

De Brusson et d'Ayas, on n'a reçu que des nouvelles rassurantes.

Gressoney-St-Jean. - Dans cette commune, une avalanche s'abattit sur une maison isolée, qui fut détruite. Sous ses décombres on retrouva les corps d'un homme et d'une femme mariés depuis un mois.

Gressoney-1a-Trinité. - Aucune mauvaise nouvelle n'en est parvenue. L'énorme quantité de neige qui couvre la vallée entière a, d'ailleurs, interrompu les communications entre les chefs-lieux de ces deux communes voisines.

Saint-Rhémy en Bosses. - Une lettre officielle porte que, les jours 14, 15 et 16 de ce mois, les neiges tombantes et les avalanches réitérées tinrent dans l'effroi toute la commune et surtout les villages situés aux pieds des pentes rapides des montagnes. Au terrible fracas qu'elles faisaient retentir se joignaient les effrayantes répétitions des échos qui semblaient ébranler les rochers. Enfin, le 16 janvier, une avalanche extraordinaire se détacha du sommet du mont qui domine le quartier supérieur du bourg Saint-Rhémy, renversa une partie de la forêt qui lui sert de sauvegarde et vint s'arrêter à peu de distance des habitations, heureusement sans y causer des dégâts. Hélas! ces habitations sont, d'ailleurs, exposées à être, chaque

hiver, entraînés par des avalanches dans le torrent voisin, d'autant plus que les forêts protectrices tendent à diminuer et même à disparaître par l'effet d'une intensive exploitation des bois.

Valgrisenche. - «Durant la matinée du 17 janvier, un homme vigoureux et une femme gaillarde travaillaient à déblayer le chemin communal, dans la région de Planpraz, de la couche de neige qui s'y était entassée pendant la nuit. Vers les onze heures, une énorme avalanche partie du sommet du mont dominant la localité roula sur eux et les ensevelit à l'instant. On ne retrouva leurs dépouilles mortelles qu'après de longues et actives recherches». Altra descrizione in Bétha (1877): «Le 17 janvier 1845, par un temps magnifique, sous un soleil relativement chaud, on était occupé à déblayer les neiges sur la route communale, entre le Revers et Planaval, au lieu dit Plan Praz. Un bruit se fait entendre comme un coup de tonnerre. L'avalanche ! L'avalanche ! On jette les meubles, on s'échappe à toutes jambes. Bovard Jean Leonard, père de famille et Moulin M.-Barbe, jeune fille de 18 ans, placés au centre du vallon, restent sur place, ensevelis sous des montagnes de neige. Ce n'a été que fort tard, en printemps, que leur cadavre a été trouvé et confié à la terre. Deux croix commémoratives, placées l'une à côté de l'autre, sont là pour perpétuer ce triste souvenir et implorer les prières des passants. Quand le danger fut passé, quand les tourbillons de neige agités par le vent eurent permis d'ouvrir les yeux, les corvistes, saisis de frayeur, se passent en revue. Mon Dieu! trois manquent à l'appel; les deux victimes déjà mentionnées et Frassi Marie-Reine. On fait des recherches, on creuse, on écoute, l'oreille sur la neige, pour surprendre quelques gémissements. Enfin, las de fatigue et d'épouvante, les corvistes vont se retirer, lorsqu'un petit son se fait entendre. On se met à l'oeuvre avec une nouvelle ardeur, on déblaye les neiges. Marie Reine Frassi est vivante encore aujourd'hui, malgré les sept heures qu'elle a passées dans ce tombeau de glace. Sur les limites des deux paroisses d'Arvier et de Valgrisenche, on rencontre un élégant oratoire, enrichi même de reliques par Mgr Jans. C'est Frassi Sulpice Joseph, père de cette fille, qui l'a fait construire en reconnaissance de cette prodigieuse conservation».

Chambave. - Dans un chalet de cette commune désigné sous le nom de La Serva et confinant au territoire de Fénis, deux hommes s'occupaient, le 15 de ce mois, à enlever la neige, qui, tombée en grande quantité dès la veille, obstruait le chemin tendant à la fontaine de l'abreuvement et couvrait la fontaine elle-même. Voilà que, vers onze heures et demie, une avalanche partie d'une proéminence voisine se précipita sur eux sans qu'ils eussent le temps de s'enfuir. Protégés par un accident de terrain, ils ne furent pas emportés, mais ils restèrent enfouis dans la neige. L'un d'eux, habitué aux fatigues des laboureurs, réussit, à force de manœuvres, à se pratiquer une issue et put récupérer la liberté; l'autre, un jeune soldat, comprimé peut-être par le poids de la masse qui pesait sur lui, mourut asphyxié.

Valsavarenche. - Cette commune située dans une vallée profonde, qui, en ce moment, est toute entière sillonnée par des éboulements et où toute trace de chemin a disparu, car elle est couverte, dans toute sa superficie, de 8 pieds de neige [circa 2,5 m ndr], a eu aussi sa part de malheurs. Le 21 janvier, vers une heure après midi, une immense avalanche se précipita sur le hameau de Fenil et y renversa plusieurs habitations. Quatre individus, tous chefs de famille, perdirent la vie sous une couche de quatorze mètres de neige, laissant des veuves et des orphelins dans la misère. Les bestiaux qui les nourrissaient, les provisions d'hiver, la lingerie, le mobilier, tout est enseveli et ce qui reste sous les décombres ne pourra en être retiré que bien avant dans le printemps. Un autre malheur non moins redoutable menace encore les habitants de cet infortuné hameau, qui voient la mort suspendue sur leurs têtes. La première avalanche a tracé le chemin pour d'autres successives, qui finiront peut-être par ruiner le village entier et faire de nouvelles victimes, si l'on ne prépare un prompt moyen de fuite aux individus qu'il renferme et si l'on ne pourvoit d'urgence au transport de leurs bestiaux et de leurs denrées. Ainsi que d'autres communes montagneuses du pays d'Aoste, celle de Valsavarenche compte bon nombre d'émigrants vers la fin de l'automne de chaque année. Les hommes les plus robustes et les plus aptes au travail se rendent en Piémont pour se livrer au peignage du chanvre ou à d'autres occupations fatigantes. Les femmes, les enfants et toutes les personnes faibles ou infirmes restent dans leurs foyers. De là est venu, que, dans la circonstance actuelle,

on a du recourir aux communes voisines, Introd et Villeneuve, pour avoir des corvistes qui eussent travaillé à l'ouverture des communications nécessaires pour arracher à une mort inévitable les habitants de Fenil, dont les maisons ont été épargnées par la première avalanche et pour les aider à transporter au moins leurs effets les plus importants. Pour se faire une idée de la difficulté de parcourir maintenant le trajet qui sépare le chef-lieu de Valsavarenche de celui de Villeneuve, trajet qui est de cinq lieues, il suffit de savoir que M. le Syndic de Valsavarenche et son compagnon, descendus pour chercher du secours, ont mis près de trois jours pour franchir cet espace. Une personne recommandable par son dévouement dans la catastrophe de Valsavarenche est M. le Curé local, Gabriel Goyet, natif d'Issime. A peine fut-il informé des calamités qu'avaient éprouvées les habitants de Fenil, que ce digne pasteur, impatient de leur porter du secours, prie, exhorte et presse vivement les autres habitants de la commune, dont les dangers imminents faisaient chanceler le courage, en réunit une trentaine, puis se mettant à leur tête, il se porte dans ce village à travers de grands obstacles et s'empresse de diriger le déblaiement des neiges qui couvraient les habitants, dont quatre avaient déjà péri. Les survivants n'auraient pas tardé à subir le même sort sans le dévouement de leur Curé et de ceux qu'il avait amenés avec lui pour travailler au sauvetage. De là, le bon Curé se met en marche d'un village à l'autre, affrontant tous les dangers, pour s'assurer s'il n'y avait pas d'autres malheureux à secourir et d'autres victimes à préserver de la mort. A ces motifs de pleurs et de regrets ajoutons encore que, depuis dix jours, on ne reçoit à Aoste, aucune nouvelle de certains hameaux écartés et de certaines communes souvent privées de toutes relations par manque de chemins praticables et que d'autres, dépourvues de regrattiers, sont sans sel depuis une dizaine de jours et ne pourront pas s'en procurer sitôt à cause de l'impossibilité de se servir de bêtes de somme pour le transport. (Laurent Pléoz, employé de l'Intendance).

E sempre nel 1845, il 12 novembre, un'altra disgrazia causata dalle valanghe; ne fornisce notizia G. Carrel su La Feuille d'Annonces del 15 novembre: «un malheur affreux est arrivé au Grand-Saint-Bernard, dans l'après-midi du 12 novembre courant. Une énorme avalanche, partie du sommet du Mont-Mort, a l'est de l'Hospice, a enseveli M le Chan. Clavendier et trois domestiques de la Maison, qui en étaient sortis pour tracer et jalonner la route le long de la Combe du côté du Valais. (...) le lendemain, après midi, on a trouvé M.r le Clavendier avec un domestique à 5 metres de profondeur. On continue les fouilles pour découvrir les autres deux, ce qui demande bien des peines, parce-que les sondes en fer quoique longues d'env. 8 m, ne peuvent atteindre le fond de l'avalanche».

Nel mese di maggio giunse notizia che una grossa valanga distrusse da cima a fondo la reale casina di caccia di Orvielle, in Valsavarenche (Gazz. di Torino).

Valgrisenche: «L'hiver fut aussi abondant en neiges. Une avalanche partie de Rutor est venue couvrir le bassin entre Céré et la Béthaz. Les neiges atteignirent une telle hauteur que, de la Béthaz on ne voyait pas le clocher de la chapelle de Céré. Il y eut, à la Béthaz, des cheminées ébranlées, écroulées même, par le souffle seul de l'avalanche. (Bétha, 1877).

A Donnas, nella notte del 28 maggio, a causa delle continue piogge, una valanga si staccò dai fianchi della Becca d'Arnon. La neve imbibita d'acqua ostruì il torrente, fortunatamente le rocce formarono una barriera naturale che deviò le acque sulla sinistra risparmiando dalla distruzione i villaggi di Gran-Vert e di Monteil (FdA, 11.06.1879).

A Cogne, «il 31 maggio, vigilia di Pentecoste, verso le 9 del mattino» cadde una disastrosa valanga. «La bella foresta dell'Oielle viene dimezzata dal crollo della neve. Il boato è pauroso. Buona parte dei campi e dei prati dalla parte nord di Cretaz fino al torrente sono invasi dalle acque» (diario di Luigi Ferdinando Savin).

Al 10 gennaio si segnala da Cogne e dal Piccolo San Bernardo che da otto giorni non è possibile avere comunicazioni con la pianura. Numerose valanghe bloccano tutti i passaggi. (La Feuille d'Annonces, 19.01.1881).

☒

1882 – 14 Settembre 1882: Forte nevicata su tutta la catena delle Alpi, gli alpigiani costretti a ridiscendere a valle, perdettero parecchio bestiame sotto le valanghe. La neve sulle alture per quell'anno non si sciolse» (Curta-Lorenz, 1959).

Gli inverni 1884-85 e 1887-88 meritano un cenno a parte in quanto questi due inverni sono ricordati da tutte le fonti dell'epoca come i più disastrosi. Fu Francesco Denza che diede nel 1889 una completa descrizione degli eventi e a questo lavoro si farà ampio riferimento di seguito:

☒

1884 – 85 Condizioni meteorologiche - L'inverno precedente (1883-84) fu assai mite e ben poca neve cadde sulle Alpi. Anche sul diario inedito Storie e avvenimenti di Gressoney l'inverno 1883-84 viene descritto come eccezionalmente bello, non freddo e molto asciutto, tanto che il 26 gennaio ebbe luogo un'escursione sulla Testa Grigia (3315 m) e i partecipanti non toccarono neve. Cominciò a nevicare il 20 dicembre 1884, e, dopo qualche giorno, si verificarono nuove precipitazioni nevose miste a pioggia dovute all'innalzamento della temperatura.

Nella notte tra il 20 e il 21 giunse in Italia dall'Atlantico un movimento ciclonico, che si congiunse ad una fase di depressione già esistente... . Le nevi caddero copiose, vi furono venti, grandinate, piogge violente. Dopo una breve comparsa del vento di tramontana riprese il dominio lo scirocco, la pioggia e la neve ripresero a cadere. (...) Tra il 14 ed il 15 gennaio subentrò una nuova corrente di scirocco, che toccò la massima intensità verso il 17 e il 18. La neve cadde ovunque in Italia, ma soprattutto nelle valli alpine, dove raggiunse un'intensità straordinaria (...). La temperatura crebbe raggiungendo nei giorni 18 e 19 il maggior calore di tutto il mese. Fu questo fatto a causare le valanghe, che caddero appunto verso il giorno 18, causando gravi disastri (Denza, 1889). Dopo aver attraversato la Pianura Padana la perturbazione entrò in Piemonte, ed andò a battere contro la porzione della catena alpina che più direttamente si opponeva al suo cammino, qual è il tratto delle Alpi occidentali che dalla valle della Stura di Cuneo va fino alla Valle di Aosta; ed in modo specialissimo il suo nucleo centrale, in cui le Alpi Cozie s'innestano colle Alpi Graie, che comprende le valli della Dora Riparia e le altre limitrofe al nord e al sud (Denza,1889).

Altezze della neve - Precipitazioni nevose abbondanti cominciarono il giorno 14 gennaio 1885 sulle Alpi Marittime e nei giorni 14 e 15 sulle Alpi Cozie, Graie e Pennine. La perturbazione si spostò nei giorni seguenti sulle restanti catene alpine. Le altezze massime della neve si registrarono nelle valli della Dora Riparia e della Stura di Lanzo; una sensibile e graduale diminuzione delle stesse si registrò nelle vallate a Sud e a Nord rispetto ai predetti bacini. L'altezza massima della neve in Valle d'Aosta viene indicata in 2,20 m, in particolare Cogne risulta avere un manto di 2,22 m, inferiori le altezze al Gran San Bernardo (1,30 m) e al Piccolo (1,03 m). Per Aosta viene pubblicata un'altezza di ben 1,91 m, che francamente come spessore al suolo sembra eccessivo: potrebbe trattarsi forse di una somma di singole neviccate. Nelle aree maggiormente colpite dalle neviccate si registrò la massima quantità di neve ad altitudini relativamente basse, comprese fra 900 m e 1500 m.

Valanghe e danni - Fra il 18 e il 19 gennaio 1885 in quasi tutte le valli comprese fra le Alpi Marittime e Pennine caddero innumerevoli valanghe, anche in luoghi generalmente immuni dal fenomeno e pressoché ovunque arrecarono danni a cose e persone. Dalle cronache dell'epoca risulta che in quei giorni 248 persone vi trovarono la morte, mentre circa 350 rimaste sepolte si poterono salvare in diversi modi. Migliaia gli edifici e le strutture danneggiati. In tutta la Valle

d'Aosta le valanghe provocarono 14 vittime; si contarono 25 abitazioni completamente distrutte e 23 danneggiate.

Nella Valle d'Aosta le valanghe più sinistre furono quelle che caddero dal Colle di Valdobbia sopra le frazioni di Valdobbia inferiore e di Chemonal nel comune di Gressoney St. Jean. Una valanga passò a 10 metri dall'Ospizio del Gran San Bernardo, la quale sorprese un religioso e due domestici che però rimasero illesi.

Altre sommarie informazioni sulle valanghe del 1885 ci vengono offerte dal Vescoz, ma ricalcano le tabelle pubblicate dai giornali e contenute in dettaglio nel lavoro di Denza. La Gazzetta di Parma del 22.01.1885 segnala che a Gignod una valanga travolse 3 persone, una fu salvata, e a Introd una valanga investì diverse case seppellendo tre persone. A Cogne, il diario di Luigi Ferdinando Savin riporta che: «Il 13, 14 e 15 gennaio 1885 cadono più di 2 metri di neve. Grosse valanghe investono la valle. Fra le tante il 18 gennaio, verso le ore 2 della notte, una di queste precipita a nord del villaggio di Cretaz e nel discendere abbatte porte e pareti, riempie il fienile, travolge due uomini che si trovavano al Bacino...tutti e due sono sani e salvi. Quel giorno nel prato di Sant'Orso c'erano 2,10 m di neve».

☒

1887 – 88 Erano appena trascorsi tre anni dacché le nostre contrade alpine erano state sottoposte alle prove durissime innanzi descritte, quando nuovi disastri e nuove rovine vennero a funestarle. Infatti l'inverno 1887-88 rimarrà singolare nei fasti della meteorologia non solo per la sua lunga durata, ma eziandio per la frequenza delle nevicate che fu del tutto singolare, e per la quantità della neve caduta (Denza 1889).

Condizioni meteorologiche - Numerose furono le nevicate che si avvicendarono nei mesi compresi fra dicembre e marzo dell'inverno 1887-88: La prima avvenne in sul principio di dicembre; la seconda dal 27 di questo mese al 1° gennaio; la terza tra il finire di gennaio ed il principio di febbraio; la quarta poi verso la metà di quest'ultimo mese, dal 14 al 16; la quinta dal 19 al 22, e l'ultima negli ultimi quattro giorni di febbraio (Denza, 1889).

Fu l'ultima nevicata dei giorni 25, 26, 27 febbraio a portare le conseguenze più disastrose su tutto l'arco alpino e il 28 febbraio c'era una tale quantità di neve, che a memoria d'uomo nessuno ricordava (Christillin, 1908).

Le condizioni meteorologiche di quel periodo erano state caratterizzate da una forte diminuzione della temperatura in concomitanza con le nevicate della prima metà del mese di febbraio; in seguito, per qualche giorno, il clima si fece più mite. La morsa del freddo si intensificò nuovamente fra il 26 febbraio ed il 6 marzo e una spessa coltre di neve polverosa ricoprì le vallate alpine. A differenza delle nevicate dell'inverno 1884-85, nel 1888 il freddo intenso provocò la caduta di neve leggera e asciutta; inoltre la perturbazione non si limitò ad investire aree ristrette e per breve periodo, bensì si distribuì gradatamente su gran parte dell'Europa.

Altezze della neve - L'altezza della neve superò i 3 metri in quasi tutte le valli alpine, e raggiunse i 4 metri nella Valle d'Ossola, nella Valsesia, in alcune valli laterali del bacino della Dora Baltea dove la maggior quantità di neve cadde ad altitudini comprese fra i 1000 m e i 2000 m (Denza, 1889). Mediamente il manto al suolo in Valle d'Aosta raggiunse i 2-3 m.

Valanghe e danni - Le valanghe dell'inverno 1887-88 provocarono la morte di 264 persone (248 sulle Alpi e 16 sull'Appennino), di cui 145 solo nella provincia di Torino e in quella di Aosta. Nel bacino della Dora Baltea ci furono 32 vittime; ingenti le perdite di bestiame e di derrate alimentari, elevatissimi i danni ad un numero imprecisato di edifici, boschi e campi.

Denza (1889) raccoglie le seguenti notizie: Di valanghe ne caddero ovunque; però i luoghi che furono più tormentati, massime per vittime umane, si furono il vallone di Arnaz e la valle di Gressoney sulla riva sinistra, e le valli di Cogne e di Champorcher sulla riva destra (...). Nella valle di Gressoney parecchi furono gli infortuni. Segue la descrizione dei luoghi, dei danni provocati dalla meteora e l'elenco delle vittime: nella



sola valle del Lys si contano 13 morti in un solo giorno. Denza annota: Per contro, le valli della Thuile, di Valgrisenche, di Valsavarenche e del Buttier, furono poco infestate dalla meteora, e i Direttori degli Osservatori del Grande e del Piccolo San Bernardo mi assicurano che nulla vi fu di singolare in quelle alture quanto alla

quantità di neve. Un villaggio particolarmente colpito fu Aviel, frazione di Arnad, investito da un'enorme massa di neve che si era staccata dal versante Sud del Mont Carogne: 16 delle 18 case che costituivano questo paese furono distrutte. I soccorritori riuscirono a salvare una parte dei sepolti, ma per 12 persone ogni tentativo fu vano (Brocherel, 1950).

Il Maggiore Montagna, comandante della fortezza di Bard, accorse con i suoi uomini sul posto e ne riferì al Denza, che riportò la fedele descrizione: Il villaggio è composto di 18 case con una cappella, tutte abitate nella stagione estiva; ma al momento della catastrofe vi si trovavano soltanto 15 persone; poiché molti degli abitanti non vi dimorano in inverno, ed in parte erano scesi da poco, forse presagendo la disgrazia. Il giorno 27 febbraio, dalle ore 9 alle 10 ant., si scatenò un'enorme valanga che seppellì il povero villaggio. (...) Io ne fui avvertito verso mezzanotte, e approfittando del chiarore che mandava la luna dietro le nubi, mi diressi a quella volta con parecchi ufficiali e 50 soldati forniti di strumenti da zappatore; e dopo una marcia, quanto si può dire faticosa, si arrivò sul luogo dopo le ore 5 ant. del 28. Lo spettacolo che mi si presentò fu veramente raccapricciante poiché delle 18 case due sole e la cappella rimanevano in piedi, sebbene anch'esse abbastanza danneggiate.

Una casa e la cappella, perché situate molto a ridosso dello sprone della montagna soprastante, furono quasi defilate dalla valanga, sebbene interamente sepolte; e l'altra casa essendosi trovata alquanto lontana dal gruppo, ebbe a sopportare soltanto l'urto di un lembo della valanga, che la incalzò quasi fino al tetto, ma non la gettò a terra. Tutte le altre abitazioni erano letteralmente ridotte a mucchi di macerie coperte da oltre 4 metri di neve, compressa e frammista al pietrame ed a piante colossali state stroncate come fuscellini nell'impetuosa corsa della valanga, e scaraventate nel modo più bizzarro sulla spianata (...). Nell'ultima casa citata si trovavano due uomini, i quali, coll'aiuto di alcuni borghesi di Arnaz, poterono essere salvati vivi la sera stessa del disastro. I militari, aiutati dai borghesi accorsi da Arnaz e Verrès, lavorarono con affannoso ardore a scavare i pozzi in direzione delle case (...). L'impeto di questa valanga fu così violento che ruppe i vetri della casa del Santuario di Machaby posta dall'altro lato della valle. I militari, aiutati dai borghesi accorsi da Arnaz e Verrès, lavorarono con affannoso ardore fino verso mezzogiorno a scavare pozzi in direzione delle case, quindi essendo stati surrogati da un distaccamento d'Aosta e da altri borghesi, partirono dal funesto luogo senza aver potuto trovare persona alcuna. I militari della seconda ripresa, aiutati pure dai borghesi, furono più fortunati, poiché seguendo le gallerie da noi cominciate riuscirono ad estrarre un ragazzo vivo, che morì subito appena a contatto dell'aria. e cinque persone morte; non che parecchie capre pure morte. Il 28 furono da me inviati sul luogo due ufficiali con 30 soldati. i quali, sempre aiutati dai borghesi, lavorarono tutto il giorno e riuscirono ad estrarre quattro persone morte, con molte capre pure morte.

Restavano ancora tre persone sepolte che non vi era speranza di rintracciare, poiché i terrazzani non sapevano dare indizi nemmeno approssimativi del luogo ove si potevano trovare; ed infatti col lavoro enorme fatto il 29 non fu possibile scoprirne la traccia. La sera del 29, dalle ore 9 alle 10 in quella che le guardie forestali con alcuni borghesi si scaldavano nella solita casa meno sepolta dalla neve. una guardia, mentre passeggiava a guisa di sentinella fra le macerie, gli sembrò di sentire dei piccoli rumori sotto la neve, e chiamati i compagni scavarono un pozzo ed estrassero vivo Laurent Ambrogio. che vive tuttora, ma quasi inebetito. Costui si trovava fuori della casa, ove furono trovati morti la sua moglie e due figli; si salvò nel piccolo spazio rimasto sotto una pianta che appoggiò i rami contro la casa diroccata, e dopo rinvenuto alquanto, per mezzo d'un coltello tagliò alcuni rami della pianta e si formò una piccola grotta nella neve ove rimase circa 60 ore; ma senza la providenziale passeggiata della guardia, nessuno avrebbe mai pensato di fare uno scavo in quella località. Altre due vittime si trovano tuttora sepolte, e malgrado gli sforzi fatti da 30

militari con molti borghesi il 1° marzo, non fu possibile trovarne i cadaveri, e così rimarranno colà fino allo squaglio delle nevi. Al molino del Và, stato sepolto da altra valanga, rimase vittima una donna di 72 anni, che fu trovata morta il 2 marzo, dopo quattro giorni di lavoro indefesso compiuto dai militari e dai borghesi. L'impeto di questa valanga fu così violento che ruppe i vetri della casa del Santuario di Machaby posta dall'altra parte della valle. Il danno cagionato dalle due valanghe si fa ascendere a circa 20.000 lire. Fin qui il Maggiore Montagna. Continua Denza:

Nella valle di Gressoney parecchi furono gl'infortuni. A Gaby, frazione di Issime Saint-Michel, la sera del 26 febbraio. una grande valanga seppellì un'intera famiglia di tre persone. Ad Issime Saint-Jacques una colossale valanga cadde pure a' piedi del valbue delle Borines, sulla frazione Raz-Dessus, che travolse 5 alpigiani che poterono tutti essere estratti vivi; danneggiò però gravemente bestiame e derrate. Altre quattro persone tra Issime Saint-Michel e Saint-Jàcques furono pure sorprese da una valanga, ma ne rimasero incolumi; invece a Niel, frazione d'Issime Saint-Michel, alle 4 pomeridiane del giorno 26, una enorme valanga travolse due granai, i cui avanzi lanciati sopra una casa sottoposta uccisero quattro persone in questa raccolte. A Gresnatta, frazione di Gressoney Saint-Jean, una valanga polverulenta penetrò violentemente in una casa, uccidendo quattro dei sette abitanti. Altri due alpigiani rimasero vittime nei pressi di Gressoney, sorpresi da una valanga che ingombrò il sentiero che percorrevano. Il segretario comunale Courtas di Gressoney Saint-Jean rimase segregato insieme con la sua famiglia nella sua casa lungi dal paese e molto esposta alle valanghe. Devesi alle cure del barone Peccoz e del parroco, secondati dai buoni alpigiani. se questi ed altri non pochi nomi siano rimasti vittime della meteora. Molte altre valanghe caddero specialmente a Laubono, a Bilchouquen, Noverly, Schouquer, la Trinitè; arrecando gravi disastri di bestiame, case, masserizie, però senz'altra vittima.

E impossibile accennare al numero delle valanghe cadute nella valle di Cogne, giacché esse ingombrarono tutto il fondo della valle su di uno spazio di più che 12 chilometri, lungo la strada da Cogne ad Aymaville. La più sinistra si fu quella che, alle 2 pom. del 27 febbraio, precipitando dai pendii di Gimilian al disopra di Terraboue, rase al suolo tre case del villaggio Montroz, uccidendo cinque persone. Una valanga coprì l'altopiano presso Vyes, nel comune di Aymaville, e l'impeto dell'aria compressa bastò a sfondare la porta della cappella, spingendo i banchi fin presso all'altare maggiore. A Epinel, ad un'ora ant. del 28, il soffio della valanga sfondò le pareti di una casa riempiendola di neve, ma senza ledere le persone che in essa si trovavano. Altri disastri arrecò la sinistra meteora a Champlong e altrove; e persino allo sbocco della valle medesima, presso Aymaville. verso la mezzanotte del 26, una valanga cadendo sul villaggio di Silvenoire, distrusse una casa uccidendo una vecchia.

La valle di Champorcher fu tutta ingombra di neve, per modo che i reali carabinieri, insieme con molti borghesi, non riuscirono a percorrere la difficilissima strada che dopo due giorni di fatiche. Relativamente però i danni non furono gravi in questa valle, nè le valanghe di soverchio disastrose, salvo quelle di poca importanza a Champorclier che travolse due case, ed a Salleret che ne distrusse una, e l'altra presso la Chataigne che cadde sopra cinque individui, i quali tutti però rimasero incolumi. Solo la valanga che cadde il 26 febbraio a S. Savin, nei pressi di Pont Bozet, colse due giovani uccidendone uno.

Nessun'altra vittima ebbe a lamentarsi nelle altre vallate, dove pure si ebbero valanghe numerose ed importanti.

Due grosse valanghe caddero il 26 febbraio nella valle d'Ayas; una nel villaggio di Fracbey che schiacciò quattro case, l'altra a Periy che sfondò la porta della cappella e riempì più case di neve.

Anche nella valle di Rhêmes si ebbero non poche valanghe polverulente che penetrarono nelle abitazioni, e ne vennero in luoghi dove non se n'erano mai viste per lo passato. A Saint-George rimase ingombra una buona parte del thalweg della valle, e furono schiacciati e trasportati due ponti.

La strada della Valpellina fu intercettata da cinque grosse valanghe cadute dalle rocce di Roisan. Per contro, le valli della Thuile, di Valgrisanche, di Valsavaranche e del Buttier, furono poco infestate dalla meteora, e i Direttori degli Osservatori del Grande e del Piccolo San Bernardo mi assicurano che nulla vi fu di singolare in quelle alture quanto alla quantità della neve. Sul versante francese del Piccolo San Bernardo nella Tarantasia la neve fu minore che altrove nelle Alpi; sul versante svizzero del Gran S. Bernardo grosse valanghe interruppero le comunicazioni delle strade e del telegrafo, rovinando una casa e sei granai a Bourg St. Pierre.

Ricordo altre disgrazie, avvenute qua e là nella valle principale.

Ad Avise un uomo rimase sepolto per sessantun'ora sotto le rovine della sua casa, donde fu estratto vivo alle 10 pom. del primo dì di marzo. Il mattino del 7 marzo a Châtillon, presso la

Galleria Pellissier della strada ferrata, una valanga lunga circa 20 m ingombrò la ferrovia, che rimase interrotta per qualche ora; nel versante di Saint-Vincent due case rimasero rotte per la neve, e a Mont-Jovet tre persone furono sepolte sotto una casa, donde vennero estratte salve.

Non vogliamo abbandonare la valle d'Aosta senza ricordare un fatto pietoso, di cui parlarono i giornali svizzeri e qualcuno tedesco, ma che non fu ricordato dai giornali italiani. Esso accadde sul Piccolo S. Bernardo la notte della domenica 29 gennaio. Mentre infuriava una violenta tempesta di neve che aveva otturate e seppellite le vie ed i sentieri, Grand, l'oste dell'Ospizio, se ne stava nella sua calda stanzetta col suo fedele cane della razza del Gran S. Bernardo quando tutto ad un tratto, intorno alle otto, questo divenne irrequieto facendo intendere che qualche catastrofe stava per avvenire. Malgrado il vento, la neve e la notte oscura, Grand si mise in via provveduto di una lanterna e di un corno da nebbia, seguendo le tracce del suo fido compagno. E difatti non tardò a sentire una chiamata e dei gemiti, e dopo pochi momenti Grand toglieva dalla neve, coll'aiuto del suo cane, un infelice italiano che sulle sue spalle portò all'Ospizio. Intanto seppelì dal ricoverato che trovavansi ancora sulla strada, seppelliti anch'essi nella neve, due suoi fratelli, suo padre, ed un altro viandante, tutti italiani, che ritornavano al loro paese. Grand si mise di nuovo in cammino, e dopo lunghe ricerche la voce del cane gli mostrò un altro di quei miseri in mezzo alla neve, che fu tosto trasportato al sicuro. In seguito Grand, sempre accompagnato dal suo cane, uscì per la terza volta, e a quindici minuti di distanza dall'Ospizio ebbero la ventura di poter salvare da quella gelida tomba i tre rimanenti, cioè il padre e i suoi due figli. Grand portò sulle spalle dapprima il più sofferente e poi gli altri due, lieto d'aver compiuto felicemente la sua opera dopo quattro ore di lavoro, cioè intorno alla mezzanotte.

Ampie cronache sui fatti del 1888 sono riportate anche dal Vescoz (1919):

Désastres causés par les avalanches - L'année 1888 n'est pas inférieure en sinistres, mais, grâce aux moyens de communication, tels que poste, télégraphe, chemin de fer, qui n'existaient pas encore au commencement du 19<sup>e</sup> siècle, on peut avoir bien des détails sur les événements qui s'y sont passés et lui ont fait attribuer une place bien marquée dans l'histoire de la météorologie valdôtaine. Ainsi, pendant que, dans la plaine d'Aoste, l'atmosphère s'est déchargée en une neige humide, depuis le soir du 25 jusqu'au matin du 28 février, dans bien des localités et surtout dans la région montagneuse, une neige sèche est tombée presque sans interruption. Que de désastres n'a-t-on pas eu à déplorer. Ils sont si nombreux qu'on ne peut donner ici qu'un simple résumé des informations prises et des correspondances reçues sur ce sujet.

Arnaz - Une correspondance publiée dans La Feuille d'Aoste en date du 7 mars 1888 contient les détails suivants: la commune d'Arnaz est plongée dans le deuil. Un village entier a été anéanti, avec ses habitants. C'était vers les 9 h du matin du lundi 27 février, une avalanche est tombée presque verticalement sur le village d'Aviel, dans le Vallon de Machaby. Dix-huit maisons et 15 personnes ont été ensevelies. La Chapelle de St Clair seule est restée debout. Une autre avalanche a emporté le moulin de Vâ avec la meunière appelée Benoîte Favre. Le souffle de cette avalanche a été si violent, qu'il a brisé les vitres de la maison du

sanctuaire de Machaby, située de l'autre côté du Vallon. Ce n'est pas assez: une troisième avalanche ruina le village de Fré en balayant littéralement deux maisons. Heureusement, elles n'étaient pas habitées en ce moment, comme l'étaient la plupart de celles d'Aviel. Aussitôt, on donna la nouvelle de ce désastre au Syndic de la Commune, au Prêtreur du Mandement et au Sous-Préfet d'Aoste, qui tous s'empressèrent de pourvoir aux moyens de rechercher les victimes de l'avalanche. De nombreux sauveteurs et un peloton de soldats envoyé d'Aoste accoururent sur l'endroit du sinistre et se mirent à l'oeuvre, en creusant des puits de 10 à 12 mètres de profondeur dans les couches de neige. Après un labeur pénible et dangereux, ils parvinrent à extraire dix cadavres et quatre personnes vivantes, dont une était gravement malade pour être restée trois jours sous la neige. On continua les fouilles avec activité et l'on trouva encore les cadavres des deux autres, qui avaient succombé à l'asphyxie.

Ayas - Voici ce que l'on a écrit de cette commune au journal d'Aoste en date du 2 mars 1888: le 25 février, vers les 10 h du soir, une avalanche a écrasé quatre maisons au village de Frachey. Trois familles sont sans toit et sans provisions. Le 28, grâce à l'aide active et intelligente des hommes de St-Jacques, qui venaient d'ouvrir la route, on put encore retirer vivantes une vache et une brebis, en les extrayant par un tunnel d'environ 20 mètres, creusé au milieu de la neige, des

rocs, des poutres, des ardoises, des planches et des arbres amenés par l'avalanche. Hier, on creusait des puits dans l'endroit présumé des greniers et des caves pour essayer de rattraper des provisions et des linges. Une autre avalanche a enfoncé la porte de la chapelle de Périax et rempli de neige plusieurs maisons. Grâce à Dieu, il n'y a pas eu des victimes humaines. On continue les déblaiements. Peut-être sauvera-t-on quelques choses .

Aymavilles - Corresp. datée du 3 mars: Vers minuit du dimanche 26 février, tandis que les habitants du village de Sylvenoire étaient sous la crainte d'être surpris par une avalanche, un bruit sourd mais un peu éloigné se fit entendre. On en devinait la cause et l'on s'écriait: «Sylvenoire est perdu!». On frémissait dans la pensée que le village allait être, dans un moment ou l'autre, transporté dans les gorges du torrent de Cogne! Qu'était-il arrivé? Une avalanche venait de s'abattre sur une maison du village, isolée au levant de la chapelle, dans laquelle se trouvait une femme âgée de 60 ans avec sa famille. Elle s'appelait Hyacinthe Guichardaz veuve Bérard. Dans la crainte d'un malheur, son fils, sa belle-fille et leurs enfants l'avaient engagée à les suivre pour aller se réfugier ailleurs. Elle s'y refusa en disant. «Il y a trente ans que je suis dans cette maison, sans que rien de fâcheux ne soit arrivé; je ne sors pas d'ici». Hélas! elle resta écrasée sous les décombres, tandis qu'une vache attachée au coin de l'étable eut la vie sauve. Une autre avalanche descendue vers les 11 h. du matin du lundi jusqu'à Vièyes, village traversé par la route de Cogne, a couvert de débris le charmant plateau qui entoure ce village. Il n'y est pas resté un seul arbre sur pied. Le souffle de l'avalanche a été si violent qu'il a enfoncé la porte de la chapelle et accumulé les bancs vers les marches de l'autel. L'épouvante était générale parmi les habitants. Toutefois, il n'y a pas eu à déplorer d'autres malheurs.

Champorcher - Corresp, du 2 mars: La Vallée est encombrée par la neige. Pas moyen d'en sortir. Heureusement, le télégraphe fonctionne. On demande du secours pour ouvrir la route. 85 hommes robustes de Hône s'acheminent. Mais, malgré leurs efforts ils ne peuvent arriver qu'à Pontboset. Le trajet est encore long pour parvenir à Champorcher. Et la neige est toujours plus épaisse: elle couvre presque les villages. Pour le moment, on n'a pas appris qu'il y ait des victimes.

Pontboset - 3 mars. Deux mètres de neige au chef-lieu! Mais dans les hameaux échelonnés au-dessus, il y en a trois mètres environ. Pendant les jours 26, 27 et 28 février, les avalanches n'ont pas cessé de siffler. La population était dans une épouvante continuelle. Le village de Savin, sur la route de Champorcher, a été le plus éprouvé: deux maisons ont été emportées par l'avalanche. Toutefois, il n'y a pas eu des victimes. Mais voici un cas déplorable: le dimanche 26 février, tandis que deux jeunes gens arrivaient près du village, au retour de la messe, ils furent surpris par une avalanche, à quelques pas de leurs maisons. L'un d'eux a été

de suite retiré vivant du milieu de la neige, mais l'autre a été emporté par le tourbillon et a disparu. Aujourd'hui, on ne l'a pas encore retrouvé. C'est un certain Jean Savin, maçon, âgé de 28 à 30 ans.

Issime-St-Michel (Gaby). - Dimanche soir, 26 février, une famille entière (le père, la mère et une fille de 4 ans) quittait sa maison, une scierie dont l'exercice la faisait vivre, pour se rendre à un village où elle espérait être en sûreté. Un ouvrier bergamasque précédait cette famille de quelques pas. Tout-à-coup, une avalanche enveloppa les trois infortunés et le bergamasque ne dut son salut qu'à l'agilité avec laquelle il grimpa sur une plante où il passa la nuit en criant: Au secours! Les habitants du chef-lieu répondirent à cet appel en accourant nombreux sur l'endroit du sinistre et délivrèrent le captif. Mais une autre avalanche les força de se retirer en toute hâte. Ce ne fut que mercredi soir qu'on retrouva le cadavre de la mère. On espérait trouver bientôt les deux autres. Le 26 au soir il y avait à Gaby 2m 69 de neige, et il y a continué à neiger jusqu'à mardi soir, sans toutefois que l'épaisseur de la couche ait augmenté d'une manière sensible. A peine le temps rétabli, les autres villages de la commune d'Issime et Fontainemore, se sont empressées d'ouvrir la route.

Cogne - Neige mèt. 2,50; trois maisons emportées et cinq victimes humaines. Vers les 2 h. après midi du lundi, 27 février, une avalanche partie des côteaux de Gimillian, au dessus de Terrabouc, se rua sur le village de Mont-Ros et y rasa trois maisons. Dans la première ont péri ceux qui s'y trouvaient en ce moment: le père, la mère et deux filles de 7 à 10 ans. Dans la seconde, il n'y eut qu'un jeune homme de 21 ans, qui ait été tué, parce qu'il se trouvait en cuisine au moment de la catastrophe; les autres membres de la famille, qui étaient dans l'étable, ont été protégés par la

voûte solide qui a résisté au choc de l'avalanche. La troisième maison n'était pas habitée en ce moment. Ce ne fut que le lendemain vers midi que les hommes de Gimillian se sont aperçus de ce malheur, en ouvrant le chemin de leur village, et qu'ils en ont donné l'alarme au chef-lieu.

Issime St-Jacques - 2 mars: Au pied du vallon de Borines, une maison habitée par cinq personnes a été enveloppée par une avalanche. On s'en aperçut des habitations voisines. On sonna aussitôt le tocsin. On accourut. On délivra les cinq prisonniers; mais on dut laisser le bétail et les denrées au milieu des neiges. Une correspondance postérieure ajoute: Les grandes neiges ont fait sortir de leurs tanières les loups qu'on croyait disparus pour toujours de ces montagnes. En effet, le 6 mars courant, on entendit les hurlements d'un loup (lynx) non loin du village d'Issime-St-Jacques, du côté de la montagne. Vers les 7 h du même jour, quelques jeunes gens le virent à peu de distance des domiciles et ils auraient peut-être été attaqués, si Busso Benjamin, jeune homme qui n'a compté que sur son courage, ne l'avait mis en fuite.

Valsavarenche - Même date. Il y a ici m 1,50 de neige. Les avalanches n'ont pas encore commencé à s'ébranler. Par conséquent, dans toute la vallée, point de désastres, sauf qu'une chétive maison vide a été emportée par une avalanche sur le versant opposé au hameau de Chevréry à Introd.

Saint-Vincent - 4 mars. Dans plusieurs villages de la colline, la neige a formé une couche de mèt. 1,80 d'épaisseur. Au hameau supérieur elle s'est élevée à la hauteur incroyable de 4 mètres à la lettre. Ces petites maisons étaient littéralement ensevelies sous la neige. Il ne s'y trouvait que deux hommes, qui eurent naturellement une frayeur panique. Ils en furent quittes pour la peur. Malgré cette énorme quantité de neige, nous n'avons à déplorer que l'effondrement de deux toits de maison. Dans une de ces maisons, quelques instants avant l'accident, se trouvaient plus de quinze personnes; mais à l'heure du sinistre, il n'y en avait plus que deux, qui échappèrent à la mort, étant assises à un angle de l'appartement. Je vous assure que dans tout le village on a eu recours à la prière; Dieu nous a exaucés.

Rhêmes-Notre-Dame. - Nous avons ici une belle dose de neige quoique relativement moindre qu' ailleurs. La neige tombée le 26 et le 27 février a formé une couche d'un mètre d'épaisseur et jointe à celle de la semaine précédente, elle dépasse deux mètres. A chaque instant, le 27, on entendait le bruit sourd des avalanches et, une minute après, on voyait la poussière, qu'elles produisaient, entourer les maisons et y

pénétrer par toutes les fissures. Il en est descendu dans plusieurs endroits où l'on ne se rappelle jamais en avoir vu. Une, entre autres, dépasse un kilomètre de largeur. Une cabane isolée, démolie, quelques mélèzes abattus, un pont renversé, un autre endommagé, quelques fenêtres de maison brisées, tels sont à peu près les dégâts. A Saint-Georges, les avalanches occupent une bonne partie du thalweg de la vallée. Elles ont aussi emporté ou écrasé deux ponts...

Les deux Gressoney - Il y a neigé pendant trois jours et deux nuits; l'épaisseur de la couche de neige a presque atteint les 4 mètres. A Gresmatta (St-Jean), une avalanche en poussière a pénétré dans une maison. Des sept personnes qui s'y trouvaient, quatre ont péri: le père, la mère et deux enfants. Les trois autres ont eu la vie sauve, bien que les secours ne fussent arrivés que six heures après la catastrophe. Deux autres personnes ont été surprises par une avalanche, tandis qu'elles étaient en chemin. Leurs corps n'ont pas encore été retrouvés. M. le secrétaire Curtaz habitait, avec sa famille, une maison isolée et très exposée aux avalanches. La position était terrible. Il passa une nuit entière en cave avec toute sa famille. Cependant au chef-lieu on pensait à lui. Sur l'initiative du baron Antoine de Peccoz, il s'organisa une caravane de vingt hommes auxquels se joignit le curé de Saint-Jean et, à travers mille dangers, les sauveteurs parvinrent à délivrer la pauvre famille qui était dans les transes. A Laubono, une maison a été rasée jusqu'à terre par une avalanche. Heureusement le propriétaire, Constantin Peccoz, l'avait abandonnée à temps opportun pour se réfugier, avec sa famille, dans une autre maison voisine de celle du baron Louis de Peccoz. A Bilchouquen, une maison a été emportée par une avalanche et le village est plongé dans la neige jusqu'à l'élévation des plus hautes fenêtres. A Novers, on a dû faire dans la neige un trou vertical pour trouver la fontaine. Le 29 février, une caravane d'hommes intrépides, ayant en tête le baron Louis de Peccoz, partit de St-Jean pour La-Trinité. Au village de Chouquen, ils trouvèrent une avalanche couvrant littéralement les maisons. Quatre personnes seulement habitaient alors ce hameau. On dut passer par dessus le toit de la maison

Menabrea, sans même le voir, pour arriver à la maison Liscoz. Les quatre habitants ont été quittes pour la peur. La caravane continua la marche vers La-Trinité. Près de la chapelle de St Grat, elle rencontra des hommes de cette commune à la tête desquels était leur jeune et courageux curé. Tous ensemble arrivent au chef-lieu, en surmontant bien des difficultés. Dans cette commune, point de victimes humaines; mais les dégâts et les dommages sont considérables. Une maison de Robert Lercoz a été emportée par l'avalanche. Toutefois, ses habitants ont eu la vie sauve comme par miracle. La maison de M. le Syndic D. Delapierre est fortement avariée et celle de M. Antoine Welf menace ruine. Plusieurs autres ont aussi souffert des dégâts plus ou moins graves.

Grand-St.-Bernard - Correspondance: Au col du Grand-St-Bernard (alt. 2470 mèt.) il ne s'est rien passé de bien extraordinaire, ces jours derniers. Il est tombé, dimanche soir 26 février, d'énormes avalanches sur les versants suisse et italien; elles ont interrompu la ligne télégraphique. Mais tout s'est borné là. Pas d'accidents de personnes et quantité de neige nullement exceptionnelle, moindre que celle qui est tombée dans des zones inférieures. La violence du vent a empêché l'Observatoire météorologique de la mesurer même approximativement. Au Bourg-St-Pierre, premier village du côté du Valais, une avalanche s'est ruée sur les maisons et en a effondré une, avec six greniers. Du côté d'Italie aucun désastre n'est survenu dans la vallée du Gd-St-Bernard en suite de la dernière neige.

Petit-St.-Bernard. - Des informations expédiées de l'Hospice il résulte que la couche de neige dans cette localité élevée est environ de deux mètres. A La Thuille elle est de c. 60. Nulle part des malheurs. Comme on peut l'observer, les éléments atmosphériques, tout en conservant leur état normal dans les régions du Grand et Petit St-Bernard ont subi dans les zones inférieures, des perturbations qui ont causé de grands dégâts, non seulement dans le pays d'Aoste, mais encore dans le Canavais et en Valsesia.

Carema - Première commune d'Ivrée, qui confine à notre Arrondissement, a eu sa partie des malheurs. Dans la nuit du 27 au 28 février, une avalanche partie du pic de Charme se précipita vers le chef-lieu et ne

s'arrêta qu'aux premiers vignobles. Sur son passage à la région supérieure des châtaigniers, elle rencontra une maison habitée, dont elle emporta le toit et effondra le plafond sur deux personnes qui venaient de se mettre au lit. Celles ci furent étouffées, tandis que les autres, qui faisaient la veillée dans l'étable eurent la vie sauve.

☒

1895 Valgrisenche: nella notte dal 24 al 25 gennaio del 1895, dopo due giorni di forti nevicate e tormenta, una colossale valanga si staccò dal Mont Pelà e piombò come un fulmine sulla Dora di fronte a Suplun. La notte seguente, un'altra enorme massa di neve precipitò come un bolide dalla Becca du Lac e si schiantò con immenso fragore nel sottostante lago di San Grato, il quale per la forte pressione subita dalla colossale valanga, veniva completamente svuotato. Le sue acque, si riversarono di conseguenza con furia implacabile nei sottostanti alpeggi e quindi verso le cinque frazioni oggi giorno sepolte dalle acque della diga: Chappuis, Fotnet, Suplun, Beauregard e Sevey. Quando l'enorme massa d'acqua giunse in direzione della frazione Suplun, non potendo defluire per lo sbarramento della valanga del Mont Pelà, cominciò a salire velocemente verso le case dell'abitato. A mezzanotte la famiglia di Félix Moret si svegliò per il forte abbaiare del cane, l'acqua nella stalla era già salita a 50 cm, quindi in tutta fretta, attraverso la gradinata, le mucche vennero condotte nel fienile. All'alba del giorno seguente i componenti della famiglia raggiunsero Beauregard, Sevey e Bonne in cerca di aiuto. Un gran numero di uomini carichi di arnesi necessari e soprattutto di buona volontà, si recò immediatamente sul luogo e dopo ore di tenace lavoro, riuscirono a tagliare la valanga e a dare così libero corso alla massa d'acqua. Prima di poter riportare le mucche nella stalla, occorsero due giorni di faticoso lavoro per estrarre con secchi acqua abbondante, ma fortunatamente, in questa vicenda, grazie soprattutto alla collaborazione del cane, non risultarono vittime umane. L'abbé Joseph Bois, rettore di Fonet, poté avere le sue onoranze funebri nel Capoluogo, solo 4 giorni dopo a causa di quel disastro (Lavoyer, 1977).

☒

1900 A inizio dicembre, in seguito ad abbondanti nevicate (1-2 m di spessore) una valanga cadde a La Thuile, in loc. Pontailod, investendo la strada provinciale, e un'altra a Fontainemore, in loc. Molinat, rase al suolo una casa (Le Duché d'Aoste, 05.12.1900).

☒

1904 Valgrisenche: il 14 gennaio alle ore 16 il parroco di Valgrisenche Rev. Edoardo Bérard, rientrando a piedi dalla frazione La Béthaz, dove era stato a visitare il signor Béthaz Jacques ammalato, fu colto all'improvviso dal violento spostamento d'aria di una valanga precipitata in quel preciso istante dal canalone del Dar e si ritrovò quindi disteso sulla strada sotto mezzo metro di neve. Si liberò da solo (Lavoyer, 1977).

☒

1904 La Thuile, 11 febbraio: in questi giorni, numerose grosse valanghe, provenienti dai rilievi del Crammont, ingombrano la strada nazionale che collega Pré Saint Didier a La Thuile. La galleria presso Elévaz è completamente scomparsa sotto una grande quantità di neve; più in alto, vicino al paese, un'altra grossa valanga è caduta sulla strada e ne occupa un lungo tratto. La valanga ha danneggiato la cappella del villaggio, più in basso ha interamente distrutto un'abitazione (i danni ammontano a 2000 franchi circa) e il muro di un'altra casa. Verso Pontailod, al confine tra La Thuile e Pré Saint Didier, la strada è continuamente ingombrata da valanghe, che attraversando il bosco, trascinano con sé grosse piante. L'11 febbraio sul Piccolo San Bernardo piovve tutto il giorno, la pioggia e il vento caldo hanno fatto fondere la neve, ne resta solo più uno strato spesso circa 50 centimetri. (Le Duché d'Aoste, 11.02.1904).

☒

1908 La 41a compagnia del 4° reggimento alpini era partita da Aosta il 14 febbraio per un periodo di escursioni con l'itinerario Aosta-Sarre-Villeneuve-Colle di Bard e La Salle. Il 26 (?) febbraio la compagnia recavasi da La Salle al Col Serena (2538 m) allorché una valanga la colpì travolgendo sei uomini. Un soldato trascinato per oltre 200 m rimase gravemente ferito: il caporale Pianella e il soldato Glavinas furono uccisi; gli altri si salvarono (La Domenica del Corriere, 10(9), 1908).

☒

1914 A Courmayeur nel 1914 il soffio della valanga della Brenva seppellì la baita Proment e fece crollare il campanile della chiesetta di Notre-Dame de Guérison, oltre ad alcune centinaia di abeti.

Il 20 marzo a Valsavarenche (Ruinoux) una valanga nubiforme provocò, ad una distanza di 2 km dal punto in cui era caduta, il crollo di tre case e sollevò il tetto di altre abitazioni; anche una foresta secolare fu distrutta

A Rhêmes-Notre-Dame una valanga abbatté la punta del campanile e scoperchiò la casa comunale (Sentinella del Canavese, 03.04.1914).

A Valgrisenche nei giorni dal 25 al 26 marzo del 1914 cadde oltre un metro di neve che fece precipitare nella notte dal 26 al 27 una enorme valanga sul Capoluogo. Parte di essa attraversò il cimitero, riempì la piazza e penetrò nell'asilo. Un'altra parte di valanga, più a nord-est, precipitò con enorme fragore sul Besan distruggendo una ventina di larici secolari. Nell'asilo si ebbe qualche vetro rotto, il tetto sollevato, una stanza e il corridoio colmi di neve, panico tra le suore e i ragazzi, ma fortunatamente nessuna perdita. Ad ovest del cimitero un masso enorme rimase a perenne ricordo di quella notte di tregenda (Lavoyer, 1977). Sempre il 26 marzo del 1914 una enorme valanga causata dalla rottura di un cornicione di ghiaccio del ghiacciaio dell'Ormelune, precipitò sulle 18 baite della Grand'Alpe appartenenti a diversi proprietari di Fornet. Vista la difficoltà e il pericolo che presentava l'alta montagna in quel periodo a causa dell'enorme quantità di neve, nessuna persona osò avventurarsi in quella località prima del 3 aprile del suddetto anno.

Il villaggio della Grand'Alpe era letteralmente distrutto; tutto il percorso, dal luogo sinistrato al ponte del Châtelet, per una lunghezza di 600 metri lungo il torrente Grand'Alpe, era zeppo di pietrame, assi, ardesie, travi, porte semidistrutte e vari altri oggetti, resti dell'alpeggio demolito dalla massa di neve. Il danno fu valutato a 20 mila lire. Si dovette ricostruire tutto in primavera prima di salire con le mandrie per la stagione estiva (Lavoyer, 1977).

☒

1916 Valgrisenche: il giorno di Natale, verso le ore 8,30 del mattino, nel momento in cui ognuno si preparava per assistere alla Messa, una enorme valanga precipitò a velocità fulminea dalla Becca dell'Aouille e piombò con fracasso infernale sul lato nord-ovest del Capoluogo. La chiesa, la casa parrocchiale e l'asilo in un istante furono avvolti da quel gelido e candido ammasso, ma fortunatamente non vi furono vittime. Nell'asilo si ebbero 16 vetri rotti; la neve aveva invaso il corridoio della parrocchia, trovandosi la porta semiaperta.

☒

1918 In Valgrisenche il 10 aprile 1918, alle cinque del mattino, una valanga polverosa si staccò dalla cima di Verroney: durante la sua corsa, prima distrusse un bosco di alberi centenari e poi si schiantò sulla frazione di Planté distruggendo 5 case e causando la morte di 4 persone: Boson Maurice di anni 3, Gerbelle Rose di Charles di anni 10, Gerbelle Charles di anni 53 e Boson Philomène di anni 62. Quest'ultima dopo essere stata 60 ore sotto la valanga, fu estratta ancora viva e poté ricevere i sacramenti prima di morire. Le



case vennero tutte sepolte dalla massa nevosa; i mobili, i materiali, gli arnesi, il vestiario furono dispersi in lontananza dalla neve. La ricca e bella abitazione del cavalier Charles Boson, risultò completamente distrutta, con danni ingentissimi. Una vasta foresta di larici secolari situata ad est della frazione, sembrava dovesse proteggere quest'ultima contro le tristi calamità dell'inverno e si contava perciò sulla sua resistenza; al contrario le piante secolari furono spazzate via come fucelli (Lavoyer, 1977).

Altre 2 vittime si contarono a Champorcher, nella frazione di Trambesère. Lo stesso giorno a Cogne caddero non meno di 14 valanghe su un tratto di 12 km circa; per riattivare la strada si dovettero scavare ben cinque gallerie (Brocherel, 1950).

☒

1920 Abbondanti nevicate nei primi giorni del 1920 provocarono numerose valanghe e danni agli abitati in molti Comuni della bassa Valle; risale al 6 gennaio l'evento più tragico che abbia colpito la Val d'Ayas, zona generalmente immune dal fenomeno valanghivo che risulta sporadico. L'evento si svolse nella frazione di Quaille (poco distante da Champoluc) e viene descritto così nel diario di un discendente della famiglia travolta e uccisa dalla valanga: «Il 6-1-1920, alle tre del pomeriggio una valanga di enormi proporzioni travolse e rase al suolo la vecchia casa facendo sette vittime (...). Uno solo benché gravemente ferito si salvò, Biagio detto Biegin (padre di chi scrive). Detta casa era ubicata esattamente dove è l'attuale casa rustica di proprietà del sottoscritto. Champoluc, 26-11-1982» (Favre U., 1982). La persona che ha reso la testimonianza precisa che la casa distrutta era del 1500; aggiunge che le ferite riportate da suo padre lo portarono alla morte.

☒

1926 Dicembre: valanga al Gran San Bernardo. Tredici fra monaci e novizi del famoso Ospizio, recatisi sul Colle di Fenêtre per compiere esercitazioni di sci, venivano sorpresi da una valanga. Cinque furono i travolti, e tre di essi non fu possibile salvare» (La Domenica del Corriere, 19.12.1926).

☒

1945 Un cippo all'imbocco del Vallone di Grand Alpe in Valgrisanche testimonia una triste sciagura da valanga avvenuta durante la 2° guerra mondiale: il 26 gennaio 1945 un'imponente massa di neve distaccatasi dalle pendici dell'Ormelune travolse presso l'Alpe Tramail una colonna di operai delle Acciaierie Cogne di Aosta, costretta dai nazifascisti a compiere lavori di rifornimento alle postazioni del Col du Mont; i corpi dei 33 travolti furono ritrovati solo in primavera (Bovio, 1993).

☒

1951 Il tragico inverno che su tutte le Alpi Svizzere, Austriache e in Ossola e Trentino, fece circa 250 vittime, in Valle d'Aosta si limitò a interessare la Valgrisenche: l'11 febbraio alle 18:30 una valanga si staccò dal costone della Clusaz travolgendo una baracca dell'Impresa Girola, impegnata nella costruzione della diga, causando il ferimento di 27 operai dei 35 presenti. Il 23 febbraio altre due valanghe, in loc. Torua, a monte dell'abitato di Valgrisenche, raggiunse 120.000 m<sup>3</sup> di neve compatta, l'altra in sponda destra della Dora, di fronte a Bonne, dalla parete ovest della Becca dei Quattro denti, che interruppe il corso del torrente, danneggiò il villaggio operai dell'Impresa Torno, causando la morte di un operaio e il ferimento di altri tre, nonché l'asportazione di un pilone della teleferica Avise-Valgrisenche (Bertoglio, 1951).

☒

1962 Courmayeur, 6 aprile - Tre successive valanghe si abbattono sul cantiere italiano del traforo del Monte Bianco: tre operai morti, trenta feriti, una decina di baracche in muratura e legname distrutte, un grave momento psicologico della maestranza da superare. Un'eccellente descrizione deriva dall'articolo di Giorgio Pisanò sul settimanale «Gente» del mese di aprile 1962, da cui si citano i passi più rilevanti:

«Il dramma dei minatori del Monte Bianco scoppiò improvviso alle 0,30 di venerdì 6 aprile, allorché una prima valanga di proporzioni gigantesche si staccò dai contrafforti della montagna e precipitò a valle con un rombo pauroso, dirigendosi sul cantiere, villaggio vero e proprio che gli italiani provenienti da tutte le regioni, hanno battezzato "Piccola Italia". Questo villaggio sorge su un piano ai piedi di un tratto di montagna che, per la sua configurazione rispetto al resto del

massiccio, il terreno accidentato e boschivo e le opere di protezione recentemente attuate, ha sempre rappresentato, e più che mai rappresenta oggi, un autentico baluardo contro il pericolo delle valanghe: la "morte bianca" infatti non è giunta di lì. L'enorme massa di neve piombò sulla "Piccola Italia" provenendo dal grande canalone della Brenva, sede del ghiacciaio omonimo, che termina a circa 200 m dall'imbocco del traforo. La valanga, staccatasi molto probabilmente dal Ghiacciaio di Toule, si incuneò con eccezionale violenza nel canalone della Brenva, vi "scivolò" dentro senza che il fondo ghiacciato potesse opporre resistenza, e terminò la sua corsa rovinosa solo nella Vai Veni. Ma la poderosa spinta impressa alla valanga dalla velocità di caduta, fece sì che la massa nevosa segnasse una grande curva verso sinistra, andasse a infrangersi come un'ondata ribollente contro il pianoro dove sorge il cantiere, e ne risalisse il fianco sommergendo le costruzioni di legno che sorgevano raggruppate in quel punto. Il cantiere era sommerso nel sonno. Nella galleria, i 50 uomini della squadra di avanzamento stavano preparando i fornelli di mina alla progressiva 4400. Le maestranze libere dai turni di lavoro avevano trascorso la serata assistendo, davanti ai televisori, alla caduta dell'ultimo diaframma di roccia nel traforo del Gran San Bernardo, e avevano brindato al successo dei loro colleghi italiani e svizzeri. Poi erano andati a coricarsi. Dei 520 uomini in forza al cantiere ne erano presenti, quella notte, circa 400: una sessantina erano assenti perché in licenza; gli altri si erano recati a pernottare in famiglia, a Entrèves, a Courmayeur o in altri borghi della vallata. Sempre nel cantiere, nei loro alloggiamenti, si trovavano anche il direttore dei lavori, ingegner Virginio Scavarda, il vice-direttore, ingegnere Giulio Cesare Marchini, e altri dirigenti. La valanga piombò dal canalone della Brenva senza che nessuno ne avvertisse il rombo e si rovesciò fulminea sulle costruzioni del cantiere posto al limitare del ghiacciaio. Un attimo dopo il cantiere, sul quale si era stesa una fitta coltre di pulviscolo nevoso, risuonò di grida, di invocazioni, di ordini concitati. Seguirono minuti di confusione e di terrore. Parte degli operai, sommariamente vestiti, cercarono scampo nell'imbocco del traforo. Altri, rivestiti i pesanti indumenti del lavoro, si misero disciplinatamente agli ordini degli ingegneri e dei capi-squadra e cercarono subito di soccorrere i loro compagni rimasti sepolti sotto le due baracche sommerse dalla valanga. I fili degli impianti elettrici erano saltati: nel buio fitto presero a brillare le luci delle piccole lampade portatili in dotazione ad ogni minatore. Le squadre di soccorso scavarono nella neve, raggiunsero le pareti delle baracche, si aprirono un varco e riuscirono a trarre in salvo i primi feriti. Purtroppo estrassero anche due corpi senza vita: quelli del minatore Gino Carbone, quarantenne, di Ascoli Piceno, ammogliato con due figli, e dell'elettricista Primo D'Arcangelo, nato in provincia di Chieti, cinquantaseienne, anche lui sposato con due figli. Nella galleria, intanto, gli uomini della squadra di avanzamento, ignari di tutto, continuavano il lavoro. Ma la loro presenza era diventata indispensabile nel cantiere raggiunto dalla "morte bianca": cinquanta uomini con i nervi ancora a posto, non storditi né spaventati dalla tragedia, potevano rappresentare il nucleo attorno al quale organizzare con maggiore efficacia tutti i soccorsi necessari. Alla una e venti gli uomini della squadra ricevettero l'ordine di far brillare le mine e di uscire subito all'aperto. Pochi minuti dopo saltarono nelle viscere del Monte Bianco 4 quintali di esplosivo. Poi i minatori, a bordo delle loro "campagnole", percorsero rapidamente i 4400 m di galleria e tornarono nel cantiere. La seconda valanga. Nel frattempo erano giunti i primi soccorsi anche da Courmayeur: i carabinieri, le guardie di finanza, gli alpini del centro agonistico, il medico condotto dottor Bassi. L'opera di soccorso si stava disciplinando, quando, nitidissimo, alle due, venne avvertito da tutti il rombo pauroso di una seconda valanga. "Quello fu veramente un momento di terrore - ci hanno raccontato molti minatori - un terrore che il buio contribuiva a crescere a dismisura. I nostri dirigenti si misero a gridare: - Tutti in galleria! -. Non ce lo facemmo ripetere due volte. Molti però non fecero in tempo a mettersi al sicuro. Tra questi, anche il vice direttore del cantiere, l'ingegnere Meschini, che venne scaraventato a terra dallo spostamento d'aria della

valanga". La seconda valanga, di proporzioni molto maggiori della prima, ne seguì il percorso: si incuneò nel canalone della Brenva, sfociò nella Val Veny, piegò a sinistra e picchiò contro il pianoro sede della "Piccola Italia". Fortuna volle che l'ondata nevosa andò a urtare contro la muraglia 'formata, in quel punto, dalla massa ghiacciata della valanga precedente. Con un fragore spaventoso l'enorme cumulo di neve deviò nuovamente verso destra ed esaurì la sua corsa nel fondovalle. La valanga precipitata alle due del mattino, in definitiva, non toccò le installazioni del cantiere e non costò altre vittime umane; ma provocò uno spostamento d'aria che si abbatté come un uragano sulla "Piccola Italia". Gli alberi furono

sradicati e scaraventati contro i muri degli alloggiamenti; i tetti volarono in pezzi; le pareti in legno delle baracche e dei magazzini vennero squarciate. Pali, 'fili elettrici e telefonici si abbattono a terra in un groviglio pauroso. Mobili, letti, coperte, valigie, effetti personali, furono sollevati in aria dal terribile risucchio. I primi che riuscirono, alla luce delle torce elettriche, a dare una occhiata intorno ebbero l'esatta impressione che sul cantiere fosse passata la furia distruttrice di un bombardamento aereo. Le ore che seguirono furono contrassegnate dall'umanissimo sgomento di gran parte delle maestranze. Molti abbandonarono rapidamente il cantiere, in preda a vero terrore, specie quelli provenienti dalle regioni centro-meridionali, e che non avevano mai subito paurose avventure del genere. Restarono sul posto, però, tutti i dirigenti, più di cento minatori, i carabinieri, gli alpini, le guardie di finanza, le guide alpine. Il cantiere venne perlustrato palmo a palmo. La difficoltà di conoscere esattamente il numero degli operai che avevano lasciato la "Piccola Italia" dopo la seconda valanga, rendeva impossibile un conto esatto dei superstiti e dei mancanti: era probabile quindi che la "morte bianca" avesse ghermito altri uomini, oltre quelli estratti dal mare di neve. La ricerca si fece angosciata. Verso le otto venne rinvenuta la terza salma: quella del tubista Agostino Fadda, quarantaduenne, cagliaritano e padre di tre figli. Alle dieci, grida concitate fecero accorrere tutti verso uno dei due dormitori sommersi dalla prima valanga. Pochi minuti dopo, un minatore trentunenne, Benedetto Briccoli, di Ascoli Piceno, poteva rivedere la luce: ferito, pesto, assiderato, ma miracolosamente vivo. Le emozioni però non erano ancora finite: il Briccoli aveva appena lasciato il cantiere a bordo di una autoambulanza che un rombo terrorizzante annunciava l'arrivo di una terza valanga. Tutti cercarono riparo nella galleria. L'ondata bianca sfiorò ancora una volta il cantiere, precipitando come al solito dal canalone della Brenva, scuotendo le installazioni ancora in piedi e i relitti di quelle già distrutte, ma senza provocare altri danni notevoli. Erano le 10,45 del 6 aprile.»

Vi furono le solite polemiche sulle responsabilità, ma in breve si concordò sul fatto che l'episodio era da ritenersi una fatalità eccezionale, essendo stato scelto per il cantiere uno dei luoghi più sicuri in base alle conoscenze disponibili. Nel giro di pochi giorni le installazioni furono rimesse in ordine e l'attività riprese a pieno regime (Alaria,1976).

☒

1971-72 Abbondanti nevicate e numerose valanghe occorsero in quasi tutta la Valle; nei mesi di gennaio e febbraio le strade di alcune vallate laterali furono più volte interrotte. Si tratta di uno degli inverni più nevosi del '900 (Aa.Vv, 1973).

☒

1977 2 maggio: valanghe, strade chiuse in Val d'Aosta. Per il pericolo di valanghe l'accesso a Cogne, Valsavarenche e Champorcher è interrotto (Stampa Sera).

☒

1991 Alle 11.45 del giorno 17 febbraio 1991 a Courmayeur una valanga di notevoli dimensioni percorse tutto il vallone di Praz Moulin per poi arrestarsi a circa 100 metri dalla strada comunale di Val Ferret; il tratto della pista di sci alpino del Pavillon situato a valle rispetto al Canalone dei Camosci venne invaso completamente e numerosi sciatori rimasero sepolti dalla massa nevosa. Il bilancio fu di 12 vittime.

Nell'accumulo di valanga vennero ritrovati blocchi di ghiaccio del diametro anche di 50-60 cm: dalle perizie risultò che la valanga fu con tutta probabilità provocata dal distacco di un seracco di notevoli dimensioni dal Ghiacciaio pensile del Colle del Gigante (AINEVA, 1995).

☒

1995 29 gennaio - A Courmayeur, poco dopo il termine di una modesta nevicata, alle 15:45 dalla Tour Ronde (3700 m) si stacca una enorme valanga nubiforme che percorre tutto il ghiacciaio della Brenva e risale il versante opposto lungo le pendici del Mont Chetif distruggendo un bosco di abeti tra le loc. Planponquet e Purtud (Nimbus 5).

☒

1997 18 gennaio, Courmayeur - Valanga morfologicamente simile a quella del 1995 ma causata da una frana sullo sperone della Brenva. Sul fondo della Val Veny investì un gruppo di sciatori causando due vittime. Per i dettagli si rimanda al capitolo 13.

☒

1999 Febbraio. In numerose vallate d'oltralpe si ebbe una lunga serie di eventi valanghivi impressionanti (Pangallo, 2002a); nonostante l'imponente barriera dello spartiacque alpino avesse sbarrato il passo alle correnti umide settentrionali, sul versante italiano si registrò comunque un evento importante. A Morgex, intorno alle 6.30 del 23 febbraio un'impressionante valanga nubiforme precipitò a velocità elevatissima sul villaggio di Dailley situato a soli 1020 m d'altitudine, e sulla superstrada per il tunnel del Monte Bianco: il soffio abbattè due case e ne

danneggiò una ventina, rovesciò auto e camion e schiantò 10 ettari di bosco sul versante opposto della valle. Fra le macerie del villaggio fu ritrovato il corpo senza vita di una persona. La massa nevosa si propagò lungo il canale dal significativo toponimo di Lavancher.

<http://www.nimbus.it/meteoshop/VediLibro.asp?IdArticolo=160>